

# Vivre Verdun

■ Bayonne dort à mes pieds. Un arc de réverbères marque la frontière entre la terre et l'Océan. Les crêtes des montagnes se devinent sur un ciel à peine bleuté, les flèches de la cathédrale Sainte-Marie seront bientôt visibles.

À l'aplomb de la grue de chargement de Maisica qui m'offre cette si belle vue, le navire à quai est destiné à l'Irlande. Le prochain partira aux Pays-Bas. Un vaste monde comparé au mien !

Je suis un amoureux de ma terre ! Quelques hectares sur les collines d'Ustaritz, autour de la maison familiale *Gaineko-Etchea*, dans le quartier d'Arrauntz. J'y fais pousser du maïs, y élève des brebis ; mon frère Michel s'occupe du potager ; des volailles s'ébattent en contrebas de la ferme. L'existence de notre maison est attestée depuis 1813 ! Je me régale d'en passer le seuil comme le firent mes parents, grands-parents, arrière-grands-parents !

En attendant que démarre le chargement de maïs, ma pensée navigue dans les images de la Première Guerre mondiale. Voilà quatre années que les

reportages se succèdent dans les journaux et à la télévision.

J'ai envie d'aller à Verdun ! L'autre soir, après avoir nourri les animaux, je suis monté dans la chambre de notre grand-père Apitxi, j'ai ressorti ses médailles et son carnet de dessins pour les regarder. Encore. Le moment est propice ; telle fut ma conclusion en fermant la porte derrière moi ! Pourquoi ? Demande-t-on à un fruit pourquoi il se détache de l'arbre ? Parce qu'il est mûr ! Eh bien voilà, disons que l'amalgame entre les récits dont mon grand-père a peuplé avec délices mon enfance et tous ces documentaires sur la guerre de 1914-1918 est arrivé à maturité ! Et je partirai en train comme le fit le jeune Martin Michelena, vingt-deux ans. Futur Poilu, futur père de famille, futur grand-père admiré pour toujours !

Vibration du convoyeur ! Je ferme temporairement le livre Verdun-Apitxi et me concentre sur l'hypnotique jet jaune auréolé de poussière blanche (l'amidon) s'engouffrant dans les cales du bateau qui doivent être couvertes uniformément afin de préserver l'équilibre du navire.

---

J'observe les passagers autour de moi. Livres, magazines, écouteurs, tablettes. Je monte rarement dans un train et n'ai emporté aucun de ces passe-temps ! Simplement mon quotidien du matin plié en quatre dans un sac de strict nécessaire. Je ne pars ni en vacances, ni en voyage d'affaires, mais pour « raison familiale » ; deux petits mots que je coche sur le document d'enquête distribué par une sou-

riante hôtesse de la SNCF. Cela me frustre de contenir mon projet en deux mots ! J'aurais tant à dire à propos de ce voyage !

J'hésite à prendre déjà mon sandwich. Il n'est que midi, cependant mon estomac a des habitudes d'heure fixe ! Les bruits de papiers autour de moi se multiplient, je serai certainement le seul à déballer un en-cas maison enroulé dans une feuille d'aluminium ! Mes voisins ont des poches de chips et des casse-croûte tout droit sortis d'une usine. Heureusement j'ai été sobre dans la composition de mon déjeuner : des tranches de jambon Kintoa, un peu de beurre sur le pain, et une pomme pour dessert. Les lamelles d'oignons mélangées à du maque-reau en boîte auraient incommodé le wagon ! Et je ne parle pas du fromage de brebis ! On n'est plus sur ces saveurs-là !

Après le repas, sur invitation d'une voix suave diffusée à plusieurs reprises depuis notre départ, je vais boire mon café au wagon-restaurant. Je m'attendais à de l'eau chaude versée sur une poudre lyophilisée, mais non. Le bar est doté d'un percolateur, et je savoure un expresso meilleur que chez moi en regardant défiler les pins et blondes étendues landaises, propices à une petite sieste.

Je pense à toi, Apitxi. Tu m'as involontairement poussé à monter dans ce train. Tes paroles me guident. Je fouille le présent, désireux d'y découvrir des parcelles de tes récits pour te sentir vivre dans tes vingt-deux ans, dans ta tranchée, approcher ces lieux inlassablement narrés : « Apitxi, encore une histoire », phrase magique ! Je m'entends la prononcer le soir, quand je rentrais dans ta chambre pour te sou-

haïter bonne nuit. Insatiables nous étions, je le suis toujours. J'aime écouter et je pense avoir gardé de toi le plaisir de raconter.

Bayonne-Bordeaux, le tracé de la voie ferrée n'a pas changé depuis ton voyage de 1914 à destination de l'Est de la France. Mobilisé pour le régiment le 1<sup>er</sup> octobre 1913, la déclaration de guerre t'impose un aller Bayonne-le Front. Retour ? Le 19 août 1919 ! Cinq années, dix mois et dix-sept jours d'une précieuse jeunesse !

À Bordeaux, nous franchissons la Garonne sur un nouveau pont en béton parallèle à celui d'Eiffel qu'utilisa ton train lent et bruyant. Parallèle. L'idée me retient. Rails, voies, ouvrages d'art, mon présent, ton passé en parallèle ! J'observe à la ronde et compare avec tes récits ou ce que je sais de ton époque. J'ai l'impression de mieux mesurer l'épaisseur du temps en énumérant toutes ces différences techniques, jusqu'à la saveur du café et la nature des sandwiches ! J'ai toujours été comme ça, dans le détail. Et le moindre d'entre eux m'occupe des heures ! Je tamise les idées, les situations, les récits, les projets jusqu'à obtenir une conclusion satisfaisante.

J'entreprends ce voyage à Verdun à l'issue d'un tamisage et d'une mise en parallèle qui ont duré quatre années ! À cause des commémorations de la Première Guerre mondiale. Au début, en 2014, j'ai suivi les reportages télévisés avec une idée derrière la tête : te voir ! Pourquoi n'aurais-tu pas été sur l'une de ces photographies, dans l'un de ces documentaires ? Rapidement, cette recherche a laissé place à une navigation entre les souvenirs de tes récits et les reportages diffusés : les armes, les bruits, les

éclats, les blessures indicibles, les peurs, les accusations de trahison, les rébellions, l'organisation de la vie dans les tranchées, les menues activités pour tuer le temps... Lorsque tout cela a cessé, en 2018, je suis resté sur ma faim ! J'en fus le premier surpris, n'étant pas un passionné de guerre comme certains qui collectionnent images, maquettes, vêtements, armes ! Le sujet s'est mué en idée fixe : vivre Verdun !

Grâce à cette ligne à grande vitesse contournant Paris, plus de passage par la capitale, de changement de gare, de crainte de rater la correspondance ! Et j'arrive aux portes des champs de bataille en début d'après-midi, alors que tu avais roulé plus de deux jours, si mes souvenirs sont exacts.

J'ai réservé une chambre à Verdun dans un hôtel modeste. Hors de question de loger comme un prince en pensant à tes nuits boueuses ! Je louerai une voiture pour mes déplacements entre les « lieux de mémoire », ainsi désigne-t-on aujourd'hui ce que tu nommais front, Enfer, borborygmes...

Je parcours Verdun à pied. J'aime prendre, de mon pas, la mesure des lieux. Surtout après un voyage à 300 km/h ! La ville est intimement mariée avec la Meuse, dotée d'une forteresse Vauban... comme Bayonne !

J'ai récupéré mon véhicule de location. Demain, je partirai tôt.

J'aime l'aube au point qu'elle est mon réveil naturel. Pressé d'aller voir là-bas, hors les murs tant convoités de Verdun, j'engloutis mon petit déjeuner et démarre la voiture. Direction : le théâtre des opérations devenu une vaste forêt plantée après la bataille ! À l'entrée de celle-ci, des panneaux : pas de pro-

menades hors sentiers, interdiction de ramasser le moindre objet aperçu ! Le sol ressemble à une gigantesque boîte à œufs lézardée de fossés, ces « boyaux » reliant les positions ! Je n'en crois pas mes yeux. Cent un ans après la fin du conflit, sous ce couvert boisé dont les feuilles vert tendre filtrent la lumière du petit jour, offrant un doux éclairage propice à l'abandon, la guerre patiente ! À la place de cette forêt, de ce terrain ondulé et moussu, de cette végétation printanière, du champ des oiseaux et des discrets bruissements de la nature – craquements, frottements, petits pas – tranchées, explosions, rats, corbeaux, odeurs indescriptibles, hurlements, gerbes de terre. Je m'accorde une longue marche dans ce sous-bois où je reconnais des épicéas, quelques pins, et une quantité notable de hêtres comme en forêt d'Iraty.

Je repars vers la « zone rouge ». De nouveau un grand panneau indique tout ce qu'il est interdit de faire dans le secteur. Aux traditionnels symboles désignant camping, feu, s'ajoutent écouter la radio, jouer au ballon. Cet espace est un sanctuaire autour de neuf villages dont seuls demeurent le nom et les vestiges laissés par le pilonnage incessant des artilleries. Déblaiement irréalisable. Reconstruction impossible. Temps figé. Souvenir pérenne. Hommage éternel pour Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumièr-le-Mort-Homme, Douaumont, Fleury-devant-Douaumont, Haumont-près-Samogneux, Louvemont-Côte-du-Poivre, Ornes, Vaux-devant-Damloup. Me traversent ces 11 Novembre, lorsque nous prononçons « Mort pour la France » après la lecture du nom de chaque soldat de notre commune gravé sur le mur du porche de l'église d'Arrauntz. Dans ma

tête je reprends la lecture des noms des communes défuntes et ajoute « Mort pour la France ». Ce sera mon hommage personnel.

Au fort de Douaumont, je découvre une vie de soldat très différente de celle de mon grand-père. Confortable serait un terme excessif. Disons moins pénible, car abritée. Les murs épais, les lits, les latrines, tout cela était absent des tranchées. Pourtant je me souviens d'une remarque d'Apitxi : « Jusqu'à la prise de Vaux, on envoyait les hommes affectés à la défense des forts. Ensuite, on a préféré nos tranchées plutôt que ces souricières où on crevait de soif ! » Plus tard dans la journée, ma visite du fort de Vaux conforte le commentaire d'Apitxi. Les fortresses défensives étaient devenues des pièges pour les soldats français. Bâties après la guerre de 1870 pour surveiller la nouvelle frontière de l'Alsace et de la Lorraine, en fonction des armes de l'époque, elles sont en 1914 des cibles idéales. J'ai vu il y a quelques semaines de cela un film sur la prise de Vaux – le 7 juin 1916 – par les ennemis de la France. Aujourd'hui je mesure toute l'immensité des lieux et la misère de nos soldats assoiffés qui se sont rendus parce que les citernes d'eau potable étaient vides depuis plusieurs jours. « Parfois, on buvait dans les flaques des tranchées et des cratères d'obus, m'avait confié Apitxi. Notre position étant coupée de l'arrière, on n'était plus ravitaillés. Et on s'estimait heureux d'avoir une eau boueuse plutôt que d'être faits prisonniers par la soif. Imagine, Francis, des braves soldats qui se battent de toutes leurs forces et perdent leur position – et quelle position, un fort ! –, parce qu'ils sont déshydratés ! » Je peine à croire que dans

ce sol il n'y ait pas de source, si j'osais je me mettrais à chercher avec une branche de noisetier ! Mais à quoi bon, l'histoire est terminée. Mes modestes talents de sourcier n'apporteront rien. Pire ! Si je trouvais une source je m'en voudrais de souligner ainsi l'inutilité des souffrances passées !

Cap vers l'ossuaire de Douaumont. « Ossuaire. » J'imaginai un vaste cimetière. Or l'imposant bâtiment abrite un amoncellement de squelettes. Les disloqués, les éparpillés... 130 000 défunts. L'horreur après le désastre. Fouiller le sol pour en dégager les corps et leur accorder une sépulture ! Le frère d'Apitxi est rentré chez nous, à Arrauntz. Mort. Mais il est revenu ! Vertige des alignements de tombes : un nom sur une croix ou une stèle pour chaque mort identifiable. Je m'incline et décide de gravir l'escalier menant au clocher : « de là-haut vous verrez l'étendue boisée qui couvre le champ de bataille de Verdun », indique un écriteau.

Entre deux volées de marches, un vaste dégagement pourvu de vitrines-musées dont je fais le tour en reprenant mon souffle. Ici, les grenades parmi lesquelles des sphériques, comme celles utilisées par Apitxi et Chiquito de Cambo. Je reprends mon ascension en mesurant mon rythme. J'ai beau être habitué aux échelles et escaliers, 204 marches d'affilée m'essoufflent ! Au sommet : un phare, une cloche et la guerre pour horizon. Mon cerveau remplace spontanément les arbres et lignes de crêtes par les images fortes des champs pendant et après la bataille telles que je les ai vues dans les livres, les documentaires, au Mémorial de Verdun, et telles qu'elles se sont construites dans mon esprit grâce aux récits

d'Apitxi. Comment a-t-on pu maltraiter à ce point la terre, les hommes, les animaux ? Je redescends, lourd de consternation.

Depuis mon départ, j'échange des textos avec mon cousin Pierre Oteiza. Ma hâte des premiers messages : « bientôt arrivé », « vu une tranchée », « demain le Mémorial de Verdun », a laissé place aux émotions personnelles « triste visite des forts », « chamboulé par le Mémorial de Douaumont ». En quittant l'Ossuaire les mots se bousculent. Je range mon téléphone, presque gêné : je ne peux réduire mes visites et mes pensées au laconisme des messages téléphoniques ! Quand je monterai aux Aldudes, je lui raconterai.

L'exercice des parallèles me reprend ! Je pense aux stèles discoïdales des cimetières de mon pays ; une originalité largement distancée par l'art funéraire martial : les croix en marbre de Carrare dans les nécropoles américaines ; les croix noires des cimetières allemands ; les tombes au creux d'une clairière ; le vertigineux alignement de Douaumont... Comment les vivants parviennent-ils à se ménager une place parmi tous ces morts ?

Je frissonne en lisant qu'on « récolte » chaque année environ dix tonnes d'obus restitués par la terre, souvent découverts par un agriculteur labourant. Dire que je suis heureux lorsque je trouve un fer de bœuf en travaillant mes champs ! À Verdun, je heurterais un explosif ou pire, devrais filer en courant si j'apercevais le dégagement de fumée d'une bombe chimique ! Cent un ans !

Je termine mon séjour en restituant la voiture de location, et en faisant de nouveau un tour de ville ; je passe devant l'impressionnant Monument aux Morts

et aux Enfants de Verdun. Cinq statues imposantes représentant les cinq corps<sup>1</sup> de l'Armée française engagés pendant la bataille de Verdun. Soudés par les épaules, les valeureux symbolisent le mur humain barrant la route à l'ennemi, fidèles à la devise de la ville martyre : « On ne passe pas. »

Fin du voyage. Début d'une histoire.

Jusqu'à présent je dissociais l'Histoire enseignée à l'école des récits de mon grand-père. Or les témoignages diffusés dans les documentaires télévisés, les articles de presse, les bouts de vie aperçus dans les vitrines du Mémorial de Douaumont prennent dans ma réflexion une autre teinte. Mon Apitxi s'est fait passeur de mémoire en racontant ses années de soldat. Passeur de mémoire, l'idée me plaît !

J'ai lu avant mon départ un recueil offert par un ami : *Une petite fleur cueillie par toi, Lettres d'Eugénie à Jean, poilu du Béarn, 1915-1916*<sup>2</sup>, correspondance entre une Béarnaise et son mari engagé dans la guerre. Ce fut un plongeon au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la nature des relations familiales, de voisinage, ce quotidien loin des champs de bataille qui m'a semblé aussi important que ceux-ci. Tout autant, par exemple, que le nombre d'obus tirés le 21 février 1916, début de la bataille de Verdun. Un million en provenance des lignes allemandes, c'est incontournable. Mais ça ne dit pas tout !

Texto à Pierre : « Suis dans le train, bientôt Bordeaux. Dès que tu es aux Aldudes je viens te voir. »

---

1 - Un soldat de l'Infanterie dit aussi « Poilu », un sapeur du Génie, un artilleur, un cavalier et un territorial.

2 - Éric Moura, auteur du recueil paru en janvier 2018.

Réponse de Pierre « Je rentre des États-Unis mardi. Tu déjeunes samedi ? » Je calcule : il est huit heures pour lui, il y a 7000 km entre nous, notre dialogue représente 4 minutes de nos vies.

Avec Pierre Oteiza, nous partageons la branche maternelle de ma famille. Il a par bonheur conservé la maison-berceau des Aldudes, et réussi un pari formidable : redévelopper l'élevage du porc basque. Son béret noir et les trois petits cochons roses brodés sur sa chemise font le tour du monde ! Les produits des Aldudes dans son cœur et son catalogue, Pierre est aussi intarissable à propos de sa vallée que je le suis devenu à propos de la Première Guerre mondiale et des souvenirs de mon grand-père !

– Que faisais-tu à Verdun ?

– Et toi, aux États-Unis ? Ne me dis pas que tu es parti jouer au berger basque dans le Nevada ?

Pierre rit de bon cœur. Regard noir scintillant dans l'ombre de son boneta :

– Tu n'es pas très loin. Tu te souviens, on se prenait pour des cow-boys expatriés ! J'étais invité par les cousins de papa, dans le Wyoming. Francis, c'est émouvant à un point que je n'aurais imaginé : les roulottes où vivaient les jeunes bergers arrivés du Pays basque sont toujours dans les prairies. Sur les troncs des arbres, les initiales gravées par le nouvel arrivant, avec la date de son premier jour sur le sol américain.

J'écoute Pierre. À la table de mes parents venait dîner l'un de ces aventuriers fuyant la pauvreté de notre pays pour gagner des dollars à la force des poignets.

Apitxi mon héros !

– Et toi Francis ? Ce voyage à Verdun ? Tes premiers messages sentaient l'impatience...

– La vie est un puzzle, Pierre. J'ai mesuré à Verdun l'importance du témoignage d'Apitxi sur la Première Guerre mondiale : les récits qui enjouèrent mon enfance ont la valeur d'un pan d'Histoire. Je suis parti poussé par l'envie de remettre ses souvenirs dans leur cadre géographique. Bien sûr, je savais que je ne trouverais pas l'empreinte de ses pas dans le sol, ou la planche sur laquelle il a dormi dans les tranchées, encore moins son poste de tir derrière un tas de sacs de sable. Mais j'ai vu à quoi ressemble cette plaine de la Meuse ardemment défendue, cette ville qui est devenue un nom de bataille – Verdun –, j'ai même vu le type de grenades sphériques qu'Apitxi accrochait au chistera de Chiquito de Cambo !

– Des grenades accrochées au chistera de Chiquito ?

Je détaille, ravi de sentir Pierre aiguillonné par la curiosité :

– Apitxi et Chiquito ont transformé un chistera en lance-grenades pour balancer plus loin les explosifs ! L'histoire est connue, bien que certains émettent des réserves. Je sais cependant que c'est vrai puisqu'Apitxi m'a expliqué comment ils ont adapté le panier d'osier pour accrocher et dégoupiller la grenade !

Pierre est silencieux. Rejoint-il les sceptiques ?

– Tu doutes, toi aussi ?

– Loin de là Francis. C'est une belle histoire ! Pourquoi tu ne la racontes pas à ton tour ?

Je reprends la route direction Ustaritz, un coup d'œil dans le rétroviseur avant la première courbe dans laquelle disparaîtra la maison d'Amatxi. Enfant, je me retournais pour dire au revoir à notre grand-mère, à

la grande façade blanche, à ces incroyables sommets où se côtoient l'herbe rase et la roche immémoriale.

Je suis sonné par la question de Pierre, éprouve une charge sur mes épaules ! « Pourquoi tu ne la racontes pas à ton tour » ? À qui ? Comment ? Par où vais-je commencer ? Les mots forment un tumulte inquiétant dans ma tête. J'arrive à *Gaineko-Etchea*, et accomplis machinalement les gestes du fermier que je suis depuis l'enfance : donner à boire et à manger aux animaux, faire le tour des pondoirs, répartir les œufs dans des boîtes, vérifier les barrières, observer les moutons, à l'affût d'un boitement, d'une attitude anormale. En remontant, je passe près du saule. Apitxi avait creusé là une tranchée, car il était persuadé que la guerre pourrait reprendre et que cette fois l'ennemi se servirait en masse des avions. Quelle anticipation d'imaginer, avec vingt ans d'avance, le bombardement des civils fuyant la Seconde Guerre mondiale !

Je monte dans la chambre de mon grand-père regarder de nouveau les médailles et le carnet de dessins.

J'ai bu les paroles de notre grand-père, dévoré ses sardines au sel, adoré l'accompagner à la palombière, m'asseoir sur son édredon, le rejoindre près de la cheminée. Je l'admire toujours ! Pierre a raison.

Je me rends sur la tombe d'Apitxi. J'ai besoin de lui dire que je vais raconter son histoire, notre histoire.

Et comme la vie est généreuse, ce passage au cimetière encourage mon projet d'une façon bien surprenante ! J'y entame la conversation avec un jeune homme, lui raconte ce qui me tourmente : « Mon oncle est un passionné de Chiquito de Cambo, vous

devriez le rencontrer » m'affirme-t-il. Je n'en crois pas mes oreilles, et en même temps y vois un feu vert supplémentaire. Quelques jours plus tard, je me rends à Cambo chez Michel Larronde. Le définir en passionné me semble en-dessous de la réalité ! Michel Larronde collectionne des photographies, des cartes postales, des menus de réception, des affiches, des coupures de presse depuis des décennies, constituant un fonds d'archives sur Chiquito, sur les fêtes de Bayonne, les fêtes patronales. La question me brûle les lèvres :

– Avez-vous rencontré Chiquito ?

– J'avais onze ans quand Chiquito a joué sa dernière partie au fronton de Cambo. Il était splendide ! J'étais entré en fraude, ce 12 août 1947. En passant par le sanatorium Toki-Eder j'accédai à un arbre surplombant les gradins ; le comble, c'est que mon père était chargé de tendre des toiles pour parer la vue aux resquilleurs ! J'ai vu Chiquito à ce moment-là pour la première et la dernière fois, et ce fut suffisant pour que je lui consacre mes découpages dans la presse, mes achats de cartes postales et de photographies, que je coure les brocantes et les collectionneurs de papiers.

Nous échangeons à propos de nos héros respectifs qui se sont connus ! Michel sort des photographies magnifiques de Chiquito, accompagnées de commentaires fougueux ! Je note en lui une ardeur que je connais bien !

Le sillon se creuse...